

Antoine Vergote

*(Professeur à la Katholieke Universiteit Leuven
et à l'Université Catholique de Louvain)*

La psychanalyse sollicite l'intérêt du philosophe à plusieurs titres. En tant que science de l'homme, elle explore l'existence humaine, objet majeur de l'interrogation philosophique, et elle révèle toute une vie psychique concrète qui échappe à l'emprise de la conscience philosophique. En tant que science, la psychanalyse constitue un défi pour l'épistémologie, car elle ne cadre pas avec le modèle de la science que font privilégier les réussites des sciences de la nature. Pour ces deux raisons aussi, la psychanalyse s'est longtemps trouvée suspectée, voire exclue, aussi bien par les philosophes que par les scientifiques. Et les philosophes ou les scientifiques qui ont bien voulu rencontrer la psychanalyse, se sont souvent efforcés de la sauver en la transformant, soit en l'assimilant à la philosophie, soit en la faisant entrer dans leur conception de la science psychologique. Mais les philosophes qui ont voulu comprendre la psychanalyse mieux qu'elle ne se comprenait elle-même, lui ont volé son âme. De leur côté, les psychologues scientifiques qui ont essayé de la faire correspondre à leur idéal d'une psychologie scientifique, ont méconnu ce qui est inaliénablement propre à la psychanalyse. Des années d'étude et d'expérience de la psychanalyse m'ont convaincu que sa démarche scientifique, pour imparfaite qu'elle soit, est néanmoins légitime et que ses concepts théoriques sont justifiés, même s'ils demeurent ouverts à une reprise plus rigoureuse (1). Aussi voudrais-je montrer que la psychanalyse est bien une science et non pas une philosophie bâtarde. Et j'essaierai de mettre en lumière le statut scientifique particulier de la psychanalyse.

L'intérêt de cette réflexion sur la psychanalyse dépasse la pure épistémologie. Devant la marche triomphante de l'esprit scientifique, la psychanalyse nous apprend à reconnaître la spécificité irréductible de l'existence humaine. Car la psychanalyse, tout en participant à l'esprit scientifique, introduit une instance critique envers le projet de la science appliquée à l'homme. Elle oblige aussi à reconnaître les limites de la philosophie. Le projet de la psychanalyse est né d'une interrogation philosophique de Freud, comme l'atteste son propre témoignage, lors de la célébration de son 70^{ème} anniversaire : « Les poètes et les philosophes ont découvert l'inconscient avant moi ; ce que j'ai découvert, c'est la méthode scientifique qui permet d'étudier l'inconscient ». En réalité, l'exécution de son

¹ Publié dans le collectif *A filosofia e as ciências, IV Semana internacional de filosofia*, Brasil, Curitiba, 1978, pp. 28-36. Dans cette version préparée par Jean-Baptiste Lecuit, les coquilles évidentes de l'original ont été corrigées. La ponctuation, bien que parfois incorrecte, a été conservée. Les numéros de page de l'original sont indiqués entre barres obliques.

projet scientifique conduit Freud à élargir et à repenser nos connaissances philosophiques, de même qu'il transforme le statut de la science qui prend l'homme pour son objet. L'épistémologie de la psychanalyse comme science a donc une portée proprement philosophique : elle met en lumière l'originalité de l'être humain.

Je développerai cette idée en trois moments. Je décrirai d'abord l'observation singulière qui donne sa base empirique à la psychanalyse. En second lieu, j'examinerai la construction des concepts théoriques dans la psychanalyse ; en particulier, je m'attacherai à l'examen du concept théorique essentiel qu'est celui d'Inconscient. Viendra ensuite une confrontation avec le modèle de la science, que les sciences humaines tiennent souvent pour idéal, et dont il faut analyser les préconceptions implicites.

I. L'observation en psychanalyse

De nos jours, tout homme un peu cultivé sait que l'observation psychanalytique consiste dans l'écoute du patient qui se trouve étendu sur le divan. Notons tout de suite le paradoxe : l'observation consiste dans la seule écoute de la parole du patient. Le psychanalyste n'observe pas le comportement, comme on le fait souvent en psychologie, en utilisant même pour cela le one-way-screen. L'observation psychanalytique s'oppose ainsi à la méthode prévalente dans l'étude de l'objet naturel : le regard sur l'objet. Aussi le psychanalyste qui demeure fidèle à ses principes n'interprète-t-il jamais le comportement visible. Le regard observateur est adapté à la nature physique ; mais étudier de cette manière l'homme, c'est toujours en quelque mesure le réduire à un objet. En donnant la parole à l'homme, la psychanalyse le laisse se manifester comme sujet. La méthode d'observation psychanalytique crée la situation la plus naturelle pour l'être humain : le lieu où il peut se dire. Relevons la signification proprement philosophique de cette méthode ; elle reconnaît ce qui est le plus essentiel à l'homme, d'être sujet de la parole. Comme le dit le linguiste E. Benveniste : est sujet, celui qui peut dire « je » (2). Or c'est à une parole en première personne que la situation analytique invite effectivement.

Il est remarquable que Freud donne la parole à des malades, à ces êtres humains que la psychiatrie scientifique antérieure considérait comme diminués, dans leur humanité, en raison de causes d'ordre physique. Freud donne la parole à des malades pour que la maladie elle-même s'exprime et se résolve par la parole. Dans ce geste qui institue la psychanalyse, il y avait une intuition fulgurante : l'intuition que certaines maladies, qu'on appelait nerveuses, et donc physiques sont en réalité de l'ordre de la parole. Cette intuition comporte un principe hypothétique et prospectif comparable au principe d'inertie que Newton pose comme axiome en tête de sa physique. Il y a cependant une différence : Freud pose son principe axiomatique dans le geste pratique même, avant de le justifier en con-

cepts théoriques. C'est en observant ce qui se passe et en y /29/ réfléchissant, que Freud construira les concepts théoriques qui formuleront, pour la raison scientifique, les lois du psychisme.

Le geste inaugural de la psychanalyse représente une initiative qu'on peut appeler anti-psychiatrique. Alors que la science psychiatrique, à mesure qu'elle devenait organiciste, allait vers une mise à l'écart des malades, en les considérant comme des victimes muettes et impuissantes, la pratique psychanalytique les réintègre, du moins certains groupes d'entre eux, dans une communauté humaine fondée sur un langage commun. Ce geste n'abolit pas pour autant l'idée de la maladie mentale. Il la transforme. Il l'humanise en posant que l'homme peut être malade dans et par ce qui est le plus radicalement humain en lui : l'être parlant en rapport affectif d'interlocution. En reconduisant ainsi la maladie mentale à la racine de l'être humain, Freud l'universalise aussi. Tout homme a à se confronter à la maladie ; la santé psychique est toujours une victoire fragile sur une maladie potentielle.

Revenons à l'observation psychanalytique : l'écoute de la parole. Rien n'est plus naturellement humain que de se dire et que d'écouter. L'expérience nous apprend cependant que rien n'est plus difficile. Combien plus ardu n'est-il pas alors de se dire et d'écouter le dire, lorsqu'il s'agit d'un homme dont la maladie est de l'ordre de la parole. Dans ce cas, la parole est elle-même altérée. Donner la parole au « malade mental », c'est l'inviter à faire de son dire un travail pour qu'il se guérisse lui-même. Puisque le mal est en lui, en tant qu'il *est* homme, qu'il *est* son affectivité, son corps et ses désirs, le pouvoir de la guérison lui appartient également. En affirmant que la maladie est une réalité psychique et en confiant la responsabilité et le travail de la thérapie à l'homme malade lui-même, la psychanalyse restitue pleinement sa dignité d'homme au malade. La double affirmation, qui transcende dans un même mouvement la psychiatrie antérieure et l'anti-psychiatrie ultérieure implique naturellement la nécessité d'instituer un rapport de parole qui n'est pas celui de l'échange normal entre les hommes. Pour que le malade fasse lui-même de travail thérapeutique par sa propre parole, la psychanalyse le met dans la situation appropriée à ce travail et elle propose une technique, de langage, celle de la libre association.

En raison de cette technicité, la situation et la parole analytiques sont évidemment artificielles. Ainsi, comme science qui observe le psychisme, la psychanalyse combine l'artifice technique et la situation naturelle d'une expression par la parole spontanée adressée à l'écouteur. Cette combinaison originale fait de la psychanalyse une méthode expérimentale naturelle pour explorer ce qu'aucune autre méthode ne pourrait observer : la structure du psychisme et les effets de l'inconscient. Beaucoup de scientifiques ont voulu vérifier les principes et les lois de la psychanalyse. Les uns ont essayé de les contrôler par des observations psychologiques du comportement. D'autres ont voulu examiner les concepts

psychanalytiques en leur appliquant les règles de l'analyse logique du langage ordinaire. La plupart du temps, les uns et les autres ont conclu que les concepts et les lois de la psychanalyse manquent de caractère scientifique. Mais n'est-il pas naturel que d'autres méthodes ne parviennent pas à produire les mêmes constructions ? Et n'est-t-il pas normal que les concepts analytiques paraissent contradictoires ou dépourvus de sens, si on les soumet à la logique du langage ordinaire ? Quelle est la validité de telles démarches critiques ? Elles rappellent l'attitude de certains histologues pour qui les observations faites par les microscopes électroniques n'étaient que des artefacts, parce que leur propre microscope ne leur donnait pas à voir les mêmes réalités. Nous sommes confrontés ici au cercle méthodologique des sciences. Une idée nouvelle sur la réalité anticipe sur les observations et elle crée la technique appropriée pour faire de nouvelles observations. La méthode d'observation adéquate vient ensuite révéler les faits jusqu'alors non perceptibles. La précompréhension anticipative permet également de les interpréter. Ce travail d'interprétation amène à mieux articuler les premiers concepts théoriques de base. À son tour, la construction des nouveaux instruments conceptuels d'interprétation rend possible de nouvelles observations.

L'écoute de la parole en libre association dans la situation analytique, constitue une technique d'observation originale et ses résultats ne sauraient pas être vérifiés ou falsifiés par d'autres procédés. Les autres sciences de l'homme peuvent contribuer à l'élucidation des données analytiques, puisqu'il s'agit toujours de l'homme dans toutes ses dimensions. Cependant, ce n'est ni aux autres psychologues, ni aux analystes du langage ordinaire, ni aux phénoménologues qu'il appartient d'examiner la validité scientifique de la psychanalyse. Pareille tâche revient à l'épistémologue qui, en se plaçant à l'intérieur de la démarche psychanalytique, examine le rapport entre la préconception hypothétique, la mise en oeuvre de la technique qui s'en inspire, la collecte des observations, la construction des concepts théoriques interprétatifs, les nouvelles observations que ces dernières rendent possibles. Cet immense travail ne peut évidemment pas se faire en une heure de temps. Je me limiterai à l'examen de la technique, celle de la parole en libre association, et à celui du concept clé qu'est la notion d'Inconscient.

L'expression « libre association » est paradoxale. En effet, elle n'a de sens qu'en raison des enchaînements nécessaires qui relient les représentations les unes aux autres. La libre association consiste à ne pas choisir, à ne pas taire, pour des raisons de convenance ou d'éthique, les paroles qui se présentent. Le sujet qui parle selon cette règle fondamentale de la psychanalyse abandonne sa liberté de décision ; il la rend à la parole qui survient d'elle-même. En abandonnant ainsi sa liberté, il va cependant la gagner. Le paradoxe est analogue à celui de l'évangile : celui qui accepte de perdre sa vie la gagnera. Ce paradoxe n'est pas

propre à la psychanalyse ; il caractérise toute œuvre de vérité et de liberté. Ainsi disons-nous, dans le langage usuel, que nous tenons une conversation avec quelqu'un. Mais si la conversation n'est pas une stratégie qui emploie la /30/ parole pour quelque fin utilitaire, si la conversation est une démarche de vérité qui nous libère, moi et mon interlocuteur, dans ce cas, c'est elle qui nous tient ; par la puissance même du langage, elle nous conduit vers une vérité que nous n'avons ni prévue ni voulue. Et qu'est-ce que la philosophie, sinon la soumission méthodique à la puissance révélatrice du langage ? Certes, la philosophie est une production de l'esprit ; mais tout actif que soit le travail de la pensée philosophique, il se fait dans l'obéissance au logos qui conduit pas à pas la lente avancée de notre intellection.

La libre association analytique participe donc à l'intention universelle de la parole qui est de se mettre sous l'obédience du logos qui règne sur le langage. Dans la libre association, la mise en œuvre de cette intention est cependant particulière. Elle met en suspens les lois logiques du langage et les contraintes normales de la conversation. Les deux termes, « libre » et « association », se déterminent réciproquement pour désigner une forme de contrainte toute particulière à laquelle on se soumet : celle des images ou des mots qui apparaissent, de manière imprévue, au milieu d'un développement, apparemment sans lien logique, comme des signes errants venant de l'arrière-scène et qui s'imposent sur l'avant-scène d'une conscience étonnée, parfois effrayée, blessée même par des paroles incongrues qu'on dit sans l'avoir voulu. Citons l'exemple d'une jeune femme insomniaque qu'alerte et fait sursauter le moindre bruit qu'elle entend pendant son sommeil. En en parlant de façon répétée, elle se rend compte qu'elle s'attend d'avance à entendre des bruits qui la réveilleront et qu'en se couchant elle se met dans une attitude de défense contre le bruit. L'idée de défense évoque celle d'agression. En reparlant spontanément de cette défense et de cette agression, elle a tout à coup l'idée qu'on fait ce bruit volontairement, pour l'agresser. Elle n'est pas paranoïaque, cependant. Elle voit bien qu'elle ressent ce bruit *comme si* quelqu'un voulait l'agresser. Finalement, par tout un enchaînement imprévu, elle a l'idée que, dans ces bruits, elle entend sa mère qui vient l'éveiller brutalement. Cette association la conduit toujours plus loin et laisse venir tout un réseau de souvenirs et de coïncidences qui relie le bruit nocturne et son conflit avec sa mère. Avant l'analyse, elle n'avait qu'un vague soupçon de ce conflit, parce que trop de raisons affectives et éthiques l'avaient éliminé de sa conscience.

Le plus simple exemple montre que la technique analytique ne peut pas être assimilée à l'introspection, comme le prétendent bien des psychologues. Il ne s'agit pas de décrire des sentiments, des états d'âme ou des expériences intimes. Et si on le fait, pareille introspection n'est toujours que le moment d'une parole actuelle dans laquelle surgira, par la force d'un lien inconnu, un souvenir, un

mot, une image insolite dont l'origine et le sens échappent au locuteur et qu'il faudra décrypter en laissant ce signe aberrant suivre son propre cours. On peut comparer l'écoute de cette parole en libre association à l'écoute d'une émission de radio où, à travers la voix qui parle français, on entend de temps à autre d'autres voix, venant d'autres postes émetteurs, qui parlent en d'autres langues et qui perturbent l'émission qu'on veut capter. Le psychanalyste s'exerce à écouter ces autres voix, parce qu'il sait qu'elles perturbent le patient. Ce sont elles qui parlent par les symptômes de son corps, par les gestes qu'il fait sans le vouloir, par des angoisses ou des haines dont il cherche vainement la raison.

Ces autres voix, vous le savez, ce sont celles des souvenirs très anciens. La psychanalyse retrouve l'idée philosophique de saint Augustin selon laquelle le sujet humain consiste essentiellement dans sa mémoire. Mais la psychanalyse modifie cette idée en montrant que la mémoire est un immense réseau d'inscriptions historiques dont notre psychisme est le gardien involontaire. Il faudra reprendre et poursuivre cette étude dans notre considération de l'Inconscient.

Les interprétations que communique le psychanalyste ont pour but essentiel de repérer les voix qui percent à travers le langage conscient et d'aider le patient à poursuivre les associations qui mettront au jour les enchaînements de significations et d'expériences vécues qui s'annoncent. Le travail de l'interprétation se conjoint au travail de la parole du patient. Ceux qui ne connaissent la psychanalyse que par quelque résumé scolaire ont souvent l'impression qu'on impose toutes sortes d'interprétations, surtout sexuelles. Mais lorsqu'on suit la démarche découvriante de la psychanalyse, soit par la lecture des grandes œuvres, soit par une expérience personnelle, on se rend compte que les théories analytiques mettent en forme conceptuelle ce que la libre parole des patients eux-mêmes enseigne : l'emboîtement des souvenirs archaïques et du vécu actuel. Les patients sont les véritables enseignants de la psychanalyse.

Passons maintenant à l'examen de la validité scientifique de l'observation psychanalytique. Sa particularité saute aux yeux et elle provoque la critique de la part de ceux qui voudraient imposer les exigences d'une science empirico-formelle, dont la physique fournit le modèle privilégié.

Tout d'abord, les observations dans la science empirico-formelle sont répertables. On les reproduit à volonté. En psychanalyse, par contre, chaque observation est unique. On ne peut jamais reproduire artificiellement un enchaînement de représentations tel qu'il s'opère dans la libre association. Cela pour deux raisons. Premièrement, chaque individu est un être singulier qui conserve en lui les souvenirs d'expériences singulières. Deuxièmement, lorsqu'un sujet traduit un enchaînement dans l'analyse, par ce fait même il se transforme. Lorsqu'il reparlera plusieurs fois d'un souvenir déjà rapporté, il en parlera autrement, car il s'y rapportera d'une autre manière et il y découvrira de nouvelles significations. La

remémoration n'est pas, comme on le pense souvent, de la même nature qu'une anamnèse médicale qui fournit des informations pour un jugement diagnostique. Elle ne décrit pas une histoire passée comme le ferait un archiviste. La remémoration analytique est pour l'analysé, une reprise et une poursuite de sa propre histoire. On peut la comparer à la bonne historiographie. En effet, un peuple qui écrit son histoire, par le ressouvenir de son /31/ passé, affirme son identité culturelle ; il actualise des potentialités latentes qu'offre son passé et il construit son avenir. En portant son passé vers son avenir, on se transforme et l'on modifie également son regard sur son passé. L'historiographie nous l'apprend. Elle évolue avec le temps, parce que la remémoration, en influençant le présent culturel, change à son tour l'intellection du passé.

L'unicité historique des données analytiques n'exclut cependant pas leur rassemblement en des lois générales. L'exemple suivant le montrera. On observe que, chez certains individus, des souvenirs très personnels et refoulés s'expriment en des symptômes somatiques, comme le vomissement ou la paralysie. On constate ensuite que le ressouvenir fait disparaître ces symptômes corporels. En conséquence, on est en droit dénoncer la loi suivante : chez le névrosé, les symptômes somatiques sont un langage par le corps qui dit, en formes symboliques, ce que le patient ne peut pas encore dire en paroles. Ou, pour le dire autrement : dans son corps, l'hystérique souffre de réminiscences méconnues.

Une deuxième particularité de l'observation analytique fait problème pour l'esprit scientifique : le contrôle de l'effet des interprétations qu'avance l'analyste. On peut considérer l'interprétation communiquée comme la proposition d'une hypothèse. Prenons un exemple. Un patient s'étonne de son incapacité à refuser quelque chose qui lui est demandée, même dans les cas où le refus serait raisonnable. Sur l'appui de plusieurs indices, le psychanalyste peut avancer l'idée que la propension à céder, contre son gré, à toute demande, a son origine dans une crainte de perte d'amour et que cette crainte reproduit la douleur d'une très ancienne expérience de perte. Celle-ci a pu être le fait d'une rupture avec l'être auquel on était très attaché ; il se peut aussi qu'on a toujours eu le sentiment de ne jamais avoir été désiré et aimé par cette personne, qu'on a été rejeté par elle. L'on pourrait penser que l'acceptation de l'interprétation communiquée par l'analyste, constitue une confirmation de l'hypothèse, et que le refus représente sa falsification (3). En réalité, au regard de la psychanalyse, le refus peut tout simplement signifier une résistance. Cette explication fait souvent rire les scientifiques, tellement elle paraît arbitraire pour une logique linéaire. Mais si l'homme souffre de réminiscences méconnues, il faut penser que, pour survivre, il a dû écarter de sa conscience le souvenir d'expériences trop douloureuses. Comment pourrait-il si facilement, sans y résister, laisser revenir à sa mémoire blessée des paroles qui ravivent des expériences pénibles ?

L'expérience analytique montre d'ailleurs que l'acceptation facile d'une interprétation est souvent une ruse de la résistance dirigée contre l'assimilation en profondeur d'une vérité qui paraît dangereuse. Dans ce cas, la raison se réjouit de disposer d'un schéma explicatif ; mais l'affectivité se tient en dehors du jeu. Un clivage se fait entre, d'une part, le consentement rationnel et complaisant, et, d'autre part, un désaccord de la volonté profonde. La parabole évangélique des deux fils illustre bien pareille division interne (Matthieu 21, 28-30). Répondant à son père que lui demande d'aller travailler à la vigne, le premier fils répond par un refus ; « mais plus tard, pris de remords », il y va. « Entendu », répond le deuxième ; et il n'y va point.

Concluons ce deuxième point. Si on adopte le modèle des sciences empirico-formelles, on considère une interprétation analytique comme la proposition d'une hypothèse et l'introduction d'un nouveau stimulus dans une situation expérimentale, et l'on s'attend à en observer l'effet. Mais ce modèle n'est pas adéquat à la situation analytique. Trop de facteurs inconnus, en effet, commandent la réaction du sujet à l'interprétation. Ce qui indique la justesse de l'interprétation, d'après Freud, ce n'est pas le consentement immédiat du patient, mais bien la production, par le patient, d'associations qui manifestent « quelque chose de semblable ou d'analogue au contenu de la construction » interprétative (4). La vérification des hypothèses ne peut se faire qu'après une longue séquence, lorsque de multiples enchaînements de souvenirs et d'expériences actuelles ont pris le temps de se démêler et lorsque des désirs contradictoires se sont élucidés. Entre une interprétation et l'effet qu'elle produit, n'existe pas le lien strict de covariance que la physique observe entre deux variables. De multiples effets sont possibles et le psychanalyste ne sait pas les prévoir. Ce qui compte, c'est qu'après coup, il sait relier les effets dans une connotation significative où se rejoignent les paroles du patient, l'interprétation et ses effets.

Notons encore une troisième caractéristique de l'observation psychanalytique : elle est indissociablement observation et acte thérapeutique. À l'opposé de l'idéal d'une science purement théorique, la psychanalyse élabore ses concepts théoriques en vue d'une praxis efficace. C'est sur l'expérience de sa praxis qu'elle² construit ses concepts théoriques. Comme je l'ai souligné à propos de la vérification des hypothèses interprétatives, la validité des théories qui engendrent les interventions interprétatives, s'éprouve par la transformation du sujet. L'analyste ne peut pas se mettre dans la position d'un observateur neutre ; en parlant, il agit. L'interprétation est un acte dans lequel il s'implique avec son savoir théorique et avec toute son existence propre, même s'il doit avoir l'intention de promouvoir seulement la vérité et la liberté personnelles du patient. Le patient, pour sa part, fait essentiellement le travail de l'analyse et il

² Original : il

s'implique entièrement dans la parole adressée à l'autre. Le langage qui circule dans l'analyse contient des énoncés constatifs, comme le sont les récits des expériences vécues. Mais mêmes ces énoncés-là ne sont jamais une description de faits objectifs. Ils sont aussi un langage qui exprime les émotions dont demeurent chargés les souvenirs. Davantage même, ces énoncés portent toujours une part de ce que les analystes du langage appellent la parole performative. La remémoration s'accompagne d'une prise de position en première personne envers l'analyste, envers soi-même et envers ceux avec qui on a été en relation. Certaines écoles de thérapie anti-analytiques prétendent que le rappel du passé est inopérant, voire nuisible, puisqu'il tourne le patient vers le passé au lieu de le disposer à affronter le présent et de l'orienter vers son avenir à construire. Le /32/ tort de ces critiques est de prendre la remémoration pour un langage constatif. Dans la parole personnelle sur le passé, l'homme s'implique actuellement. Par la remémoration présente, il est en mesure de modifier le passé qu'il porte en lui et d'ouvrir de nouvelles possibilités d'avenir.

Autant que les deux caractéristiques déjà considérées, l'auto-implication de l'analyste et du patient dans l'acte analytique élimine la possibilité de l'observation neutre qui correspondrait à l'idéal scientifique qui prend modèle sur les sciences empirico-formelles. Que faut-il en conclure ? Que par sa nature la psychanalyse ne peut jamais se constituer en science ? Personnellement, je répondrai que l'idéal de la connaissance scientifique est de mettre en œuvre une observation qui soit adéquate à son objet, et de construire ses concepts théoriques sur l'appui de cette observation appropriée. Or l'objet d'une science de l'homme, c'est l'homme tel qu'il est essentiellement : non pas l'objet d'un regard, mais le sujet d'une parole par laquelle il *se* dit. En mettant l'analysé dans une situation où sa seule tâche est de se dire et où son seul but est de se dire pour devenir lui-même, la psychanalyse observe l'extraordinaire pouvoir du passé sur le présent. Mais elle constate également que le passé, loin d'être un destin inexorable, renferme un champ de possibilités que la parole remémorative peut ouvrir. La situation analytique laisse également voir l'échange insoupçonné qui peut se faire entre le corps et le psychique, de sorte qu'à l'encontre d'un dualisme persistant, le corps se manifeste comme corps psychique, corps dont les symptômes sont un discours indirect. Comme jamais la philosophie ne l'avait soupçonné, l'expérience analytique a montré que même la capacité rationnelle de percevoir et de reconnaître le réel, dépend des expériences affectives premières. Et l'on pourrait poursuivre l'énumération des découvertes que l'observation analytique a permis de faire concernant l'être humain.

Concluons ce premier point épistémologique sur la nature scientifique de l'observation en psychanalyse. Elle ne satisfait pas aux critères formels de la scientificité abstraite. Mais cela ne tient-il pas à la réalité humaine qu'elle prend pour objet de recherche ? En créant un dispositif d'observation approprié à

l'homme, la psychanalyse subvertit l'idéal d'une science humaine emprunté aux sciences de la nature. Comme science de l'homme, elle libère donc l'esprit de la tyrannie qu'exerce l'idéologie de la science.

L'examen critique de la psychologie nous montrera, par contre, que la psychologie, en important l'idéal de la science dans l'étude de l'homme, risque beaucoup d'être prisonnière de préconceptions qui ne correspondent pas à la nature réelle de son objet. À la limite, l'homme s'y trouve réduit à l'objet techniquement manipulable, « *beyond dignity and freedom* », au-delà de la dignité et de la liberté, selon l'expression du célèbre behaviouriste B.F. Skinner. Sans doute est-ce pour cette raison que des régimes totalitaires qui se méfient de la psychanalyse, la persécutent même, adoptent cependant la psychologie et la mettent à leur service.

Comme science de l'homme, la psychanalyse ressaisit et déploie les grands thèmes de l'anthropologie philosophique et qui sont : le rapport entre la subjectivité et le langage, l'unité du corps et de l'intentionnalité, l'existence comme projet, l'être à autrui comme constitutif de l'être pour soi, la temporalisation de l'existence où s'unissent, dans un rapport dialectique, les trois extases du temps. La situation, tout à la fois naturelle et expérimentale de la psychanalyse, fait apparaître au jour ces dimensions existentielles comme lieu et condition de la maladie et de la santé. La psychanalyse n'est cependant pas de la philosophie, même si les thèmes de l'anthropologie philosophique s'intègrent à nombre de ses concepts théoriques. Alors que la philosophie s'attache à décrire et à conceptualiser les intentions conscientes, explicites ou implicites, l'observation analytique conduit à inférer l'existence d'une vie psychologique significative cachée : celle de l'Inconscient.

II. L'inconscient : concept théorique de la psychanalyse

Les philosophes ont toujours buté sur le concept psychanalytique d'Inconscient. De par leur style de philosophie et de par le corps de doctrines légué par Husserl, les phénoménologues sont les plus favorables à la psychanalyse. Ils ont beaucoup d'idées en commun avec elle : concernant le corps vécu, la temporalité de l'existence, la constitution intentionnelle du sujet et du monde, l'enracinement perceptuel des concepts... Interpellés par les découvertes de la psychanalyse, les phénoménologues ont également essayé de repenser phénoménologiquement le concept d'Inconscient. Comme l'a très bien montré un jeune philosophe brésilien, H.C. Da Silva Tavares, Husserl a lui aussi élaboré son concept d'inconscient, dans le cadre d'une analyse constitutive ; mais, devant conclure Da Silva Tavares, l'analyse husserlienne de l'inconscient phénoménologique ne rencontre pas le concept psychanalytique. Sartre, pour sa part, ramène l'inconscient à l'effet d'une conscience qui se mystifie elle-même intentionnellement, à la mauvaise conscience par conséquent (5). Merleau-Ponty, de

son côté, dans ses grandes œuvres publiées de son vivant, ramène l'inconscient à la perception ambiguë, c'est-à-dire, à la présence corporelle et préconceptuelle au monde (6). À juste titre, la psychanalyse a répondu que les réinterprétations phénoménologiques méconnaissent le véritable concept analytique d'Inconscient. Le philosophe ne doit certes pas accepter ce concept sans le soumettre à un examen critique. Mais le lieu de la pensée philosophique et la méthode phénoménologique sont-ils ajustés à la compréhension de l'Inconscient analytique ? Visiblement, les champs de perception et les démarches de la philosophie et de la psychanalyse diffèrent trop pour qu'elles puissent converger dans la fondation des mêmes concepts. Aucune analyse régressive de style philosophique ne peut atteindre ce que la situation analytique laisse venir au jour. Les concepts d'Inconscient doivent être différents de part et d'autre. Une philosophie qui /33/ voudrait imposer à une science ses propres concepts et qui prétendrait mieux la comprendre qu'elle ne se comprend elle-même, ferait preuve d'un esprit hégémonique semblable à l'impérialisme du scientisme qui voudrait expliquer l'homme par les lois de la nature.

Il est évident que le psychanalyste n'observe pas l'Inconscient comme tel. Les empiristes radicaux en tirent la conviction que le concept d'Inconscient est peut-être un instrument utile pour le travail thérapeutique, mais qu'il n'est pas doué de sens théorique ; autrement dit, qu'il n'a pas de valeur explicative. Mais nous pouvons nous mettre d'accord, j'espère, sur une conception non radicalement empiriste de la science. La science en exercice montre que ses concepts théoriques sont plus que des mots qui rassemblent des collections de faits d'observation. Sur la base d'un certain nombre d'observations, le concept scientifique construit une organisation intellectuelle qui rend compte de la structure cachée des faits manifestes. Ce faisant, le concept ouvre un champ pour de nouvelles observations qui deviennent des faits intelligibles. C'est par sa valeur explicative que le concept scientifique est prospectif et, dès lors, fécond. Newton, par exemple, n'a pas compté toutes les pommes qui tombent avant de penser l'axiome de l'inertie et de poser la loi de la gravitation. S'il avait été un empiriste radical, il n'aurait jamais fait le saut théorique qui institue la physique moderne.

Voyons comment Freud a procédé. En écoutant ses patients, il constate qu'à travers leurs discours rationnels percent des paroles qui ne viennent ni de la conscience intentionnelle ni des souvenirs conscients. Il observe qu'au fur et à mesure que l'analyse rencontre les fils connectés des remémorations oubliées, le corps n'a plus besoin d'exprimer par les symptômes les significations énigmatiques et cachées dans le psychisme. Le fait que c'est la parole qui mobilise le corps malade, libère l'affectivité perturbée et pacifie la relation conflictuelle à autrui, ne s'explique pas par le parallélisme psycho-physiologique. Puisque la technique de guérison est psychique, la cause des altérations psychiques doit être

elle-même psychique. Cette technique ne consiste cependant pas dans une prise de conscience réflexive, comme le pensent beaucoup de gens, marqués qu'ils sont par l'esprit rationnel de notre culture. Ce qui opère, c'est la parole expressive et performative. Sur l'appui de quelques observations de cet ordre, Freud construit alors le concept théorique d'Inconscient comme lieu psychique dans une topologie psychologique. Ce concept révolutionne la pensée ; car, jusqu'alors, on avait toujours identifié psychisme et conscience intentionnelle. Le concept d'Inconscient s'appuie sur une expérience empirique. À partir du *moment* où il est formé, il est cependant bien plus qu'un instrument intellectuel pour rassembler, dans un raccourci commode, la description des observations. Il pose anticipativement que tous les phénomènes psychiques qui n'ont pas de sens devant la conscience intentionnelle, ont un sens psychologique en ce qu'ils expriment et réalisent les intentions de l'Inconscient. Ainsi les délires, les culpabilités indépassables, une grande partie des dépressions, certaines crises épileptiques... On le voit, poser le concept d'Inconscient, c'est affirmer que tout ce qui est humain, l'anormal aussi bien que le normal, a un sens psychique, que rien de ce qui passe dans le psychisme n'est arbitraire, qu'une technique adaptée à l'Inconscient est en mesure de délivrer le sens du non-sens apparent et de libérer le psychisme de son aliénation interne. Le principe de l'Inconscient pose que tout se trouve pris dans une concaténation occulte qu'il est possible d'élucider jusqu'à un certain degré. Le principe de l'Inconscient a donc réellement une valeur explicative : il affirme en principe que la face cachée du psychisme est structurée par des lois qui lui sont propres. Poser le concept d'Inconscient, c'est ouvrir un champ pour les observations sur tous les phénomènes psychiques apparemment insignifiants et c'est anticiper sur les lois partielles qui devront conceptualiser les divers processus psychiques. La construction du concept d'Inconscient est donc analogue à l'institution, par Newton, de la nature physique comme champ scientifique.

Considérons maintenant les données qui entrent dans la construction du concept d'Inconscient. Le premier élément est celui d'une vie psychique, douée de sens mais privée de la qualité d'être consciente. Dans sa composition linguistique, le terme d'Inconscient n'exprime qu'un trait négatif de ce qu'il désigne. La philosophie qui s'est efforcée de penser l'Inconscient, s'est attachée à l'étymologie du mot. Comme la réflexion ou la réduction phénoménologique touchent également aux limites de la conscience, les philosophes ont identifié l'Inconscient avec un pré-conscient qui précède et enveloppe la conscience thématique, à savoir : les synthèses passives et l'organisation du monde par le corps perceptif. Dans le concept psychanalytique d'Inconscient, le phonème négatif qui entre dans la composition du mot, a un sens plus radical : est inconscient, ce qui est opposé à la conscience et qui, dès lors, ne peut pas devenir conscient. Néanmoins, l'Inconscient n'est pas logiquement contraire à la conscience, comme sont logiquement contraires le vivant et le non-vivant. Les représentations de

mots et les images qui, dans l'association libre, émergent du lieu de l'Inconscient, se révèlent comme douées de sens ; en effet, l'écoute interprétative permet, progressivement, de voir leur concaténation. Le non-sens apparent qu'évoque en premier lieu le terme négatif d'Inconscient est donc relatif. L'Inconscient est une sorte de texte régi par une logique différente de celle de la conscience qui, elle, est structurée par les lois du langage.

L'énergie psychique des symptômes constitue une deuxième donnée d'observation que Freud subsume dans son concept d'Inconscient. L'Inconscient est une positivité psychique. L'observation relève que des intentionnalités cachées à la conscience s'imposent avec force à l'homme et l'amènent à poser des actes ou à dire des mots qui sont étrangers et opposés à son intention consciente mais qui la contraignent. Pour que cela soit possible, il faut que les intentionnalités inconscientes soient douées d'une énergie proprement psychique.

Nous observons, en troisième lieu, que la cure se fait par un travail dirigé contre la résistance. Non /34/ seulement ces intentionnalités énigmatiques se rendent en quelque mesure maîtres de la vie psychique du sujet, mais, pour étrangères qu'elles paraissent, elles font partie de sa subjectivité au point qu'elle s'y attache. Sinon le sujet ne se défendrait pas contre l'interprétation et contre leur démantèlement. L'énergie de l'Inconscient n'est donc pas une force automatique. Elle appartient au moi qui, avec une part de lui-même, est solidaire de l'Inconscient. Il faut admettre, par conséquent, que le sujet est divisé, clivé, non seulement par des tendances et par des désirs qui s'opposent entre eux, mais par des tendances en conflit qui appartiennent pour une part à la conscience et pour une autre part à l'Inconscient.

L'observation fournit encore un quatrième élément pour la formation du concept d'Inconscient qui rend celui-ci finalement plus intelligible. C'est l'indice chronologique de sa constitution archaïque. Il s'avère que tous les événements de la vie actuelle qui perturbent l'homme et déclenchent les névroses, répètent, par une similitude secrète, des expériences anciennes dont l'enfant n'a su maîtriser le danger que par un refoulement. Le mot de refoulement est entré dans le langage de la culture vulgarisée. Il est cependant difficile d'aller au-delà de la métaphore descriptive et d'articuler le processus que ce mot désigne. Sans pouvoir en approfondir ici l'analyse, je dois signaler que le refoulement d'une expérience dangereuse se fait lui-même inconsciemment. Ainsi, non seulement le refoulement produit l'Inconscient, en maintenant des représentations à l'écart de la conscience, mais c'est aussi l'Inconscient qui produit le refoulement. L'expérience analytique montre, en effet, qu'après la venue au jour de ce qui est refoulé, un travail doit encore se faire pour élucider les raisons énigmatiques du refoulement.

Le concept d'Inconscient recueille et rassemble en une synthèse conceptuelle les quatre éléments observés que j'ai quelque peu analysés. Je les rappelle. L'inconscient est un réseau de représentations un [*sic*] sans conscience subjective. Par leur énergie, les représentations exercent leur pouvoir et imposent leur sens inconnu dans la vie du sujet. Extérieures au moi conscient, ces représentations font partie du sujet et elles résistent à l'interprétation. Elles sont inscrites dans le psychisme et font partie du moi, par suite d'une action inconsciente du sujet, l'action du refoulement. Il s'agit donc bien d'un concept théorique qui projette une intelligibilité nouvelle sur les observations. Ce concept prouve en outre sa fécondité en anticipant sur d'autres observations et il indique d'avance la direction de leur interprétation. Prenons l'exemple de l'application du concept d'Inconscient au délire. Comme le concept d'Inconscient avait été construit sur l'observation des névroses, il a fallu évidemment le modifier. Mais c'est le principe théorique contenu dans le concept d'Inconscient qui, pour la première fois, a rendu le délire psychologiquement intelligible.

Le concept d'Inconscient indique que le psychique représente une réalité spécifique. Le psychique s'y manifeste comme apparenté tout à la fois aux intentionnalités conscientes, domaine de la philosophie, à la nature, domaine des sciences empirico-formelles, et à l'histoire. Avec la nature, le psychique a en commun l'élément d'énergie qui, chez l'homme, s'origine dans le corps vital pulsionnel. En raison de l'aspect énergétique, l'inconscient agit sur l'homme comme une cause qui produit des effets. Ainsi la psychanalyse apporte-t-elle une explication de type scientifique. Mais, au contraire de ce qui caractérise la nature, l'antécédent et le conséquent psychiques ne sont pas extérieurs l'un à l'autre ; autrement dit, la causalité n'est pas longitudinale. En effet, l'inconscient énergétique est un mouvement intentionnel, doué de sens, et c'est comme tel qu'il produit les effets intentionnels ou symboliques que sont les symptômes. La théorie psychanalytique reprend donc l'idée psychiatrique d'automatisme mental ; mais elle réintègre l'automatisme dans l'inconscient et l'affecte d'un coefficient de subjectivité intentionnelle. Pour relier les deux idées, celle de la concaténation chronologique et celle de la vie significative, on a proposé le modèle de l'histoire. De fait, le psychisme est fondamentalement un destin historique, un devenir en train de s'accomplir. Le modèle de l'histoire n'est cependant pas sans plus adéquat ; car, conservées dans l'Inconscient, les archives du passé personnel demeurent toujours des représentations vivantes et actuellement actives. Pour cette raison également, l'histoire individuelle n'est pas sans plus irréversible ; la remémoration actuelle remanie les liens entre les inscriptions historiques, change leur signification pour le sujet, et modifie leur influence actuelle.

Ces différences illustrent l'originalité irréductible du psychique et la nécessité d'élaborer les concepts théoriques qui lui sont appropriés. La spécificité du psychique reste difficile à penser et on a toujours tendance à la nier en la résorbant

dans d'autres systèmes théoriques. Dans une civilisation marquée par les sciences des fonctions organiques et encore imprégnée d'un dualisme philosophique, on veut expliquer le psychique, surtout dans ses anomalies, comme l'effet de causes organiques. D'autre part, devant l'échec d'une psychiatrie purement organique et sous l'influence de certaines idéologies, on recourt à une explication sociale des maladies mentales. Loin de moi de nier l'influence de ces deux causalités. Mais l'homme n'est pas le pur produit des messages que lui envoie la société ; et le psychique n'est pas que l'effet, à la surface visible, des activités organiques sous-jacentes. En observant et en conceptualisant en théorie l'être psychique, la psychanalyse nous apprend à reconnaître l'autonomie subjective du système psychique et elle fait voir jusqu'à quelle profondeur il se constitue par des expériences et par des actions signifiantes.

III. Pour conclure, je voudrais élargir la perspective et proposer quelques interrogations épistémologiques relatives aux sciences humaines. Celles-ci sont encore très jeunes. Après avoir pris la nature pour objet, l'esprit scientifique s'est retourné sur l'homme lui-même. L'homme qui s'était d'abord posé en sujet de la science, se prend ensuite lui-même pour objet de la science. Par l'extension historique de l'esprit scientifique au domaine humain, les sciences de l'homme se sont naturellement, trouvés sous l'empire des modèles qu'avaient construits les sciences de la nature.

/35/ L'idéal de la quantification, d'abord, paraissait déterminer le statut scientifique de la connaissance. Contre une tendance à sacrifier la complexité des informations à cet idéal, on doit rappeler le propos critique de G. Bachelard, qui était lui-même un scientifique : « La grandeur n'est pas automatiquement objective »... Plus même : « la précision numérique... est une des marques les plus nettes d'un esprit non scientifique. Il faut réfléchir pour mesurer, et non pas mesurer pour réfléchir » (7). Dans les sciences humaines, l'emploi des méthodes qu'on emprunte aux sciences empirico-formelles de la nature, doit d'abord se juger d'après leur fécondité et non pas d'après un idéal abstrait de formalisation. Une méthode n'est toujours qu'un outil et l'outil doit obéir à la configuration des choses auxquelles il s'applique.

Il me paraît plus fondamental encore d'interroger avec vigilance les catégories avec lesquelles on explore les réalités humaines. Il faut reconnaître que ces catégories sont souvent lourdes de préconceptions. Et dans les sciences humaines, les préconceptions sont plus dangereuses que dans les sciences de la nature ; car les observations n'y ont pas le même pouvoir de vérifier ou de falsifier les hypothèses. Plus on s'éloigne du domaine des quantités, plus la connexion est étroite entre les concepts interprétatifs et la donnée d'observation.

Prenons l'exemple de la psychologie différentielle. Elle observe, mesure, contrôle les différences entre les sexes. Dans ce but, elle utilise des instruments sta-

tistiques de plus en plus appropriés. L'utilité de pareilles investigations est de constituer un immense dossier concernant les différences qui sont variables d'après les cultures, les âges, les situations sociales, les époques historiques. Ce sont des constatations. Sont-ce des faits objectifs ? En quel sens ? Dès qu'on les énonce, on les met nécessairement dans une perspective qui les interprète. Dans les sciences humaines il n'existe pas de purs faits. Tout d'abord, il faut que des catégories de pensée ordonnent les faits pour qu'ils deviennent des faits scientifiques, c'est-à-dire : des faits porteurs de signification. Cela vaut pour toute science. Lorsqu'il s'agit de réalités humaines, les faits sont en outre expressifs de la subjectivité et ils la réalisent. Les faits humains sont comme un texte dont il faut saisir l'intention signifiante qu'y manifeste un sujet. Mais qu'est-ce que la subjectivité ? La psychologie la présuppose toujours. On devrait cependant examiner quel concept implicite de sujet psychologique préside aux recherches psychologiques et leur inspire ses modèles explicatifs. Il nous semble que souvent, dans la psychologie, le concept de sujet est celui d'une entité stable, source de besoins permanents et douée des propriétés qui permettent de répondre aux besoins par des activités adaptées. Avec Michel Foucault, je dirais que la psychologie emprunte à la philosophie traditionnelle l'idée de sujet, mais que, en prenant modèle sur les sciences de la nature, elle a tendance à transformer l'entité métaphysique en une entité empirique pareille aux entités de la nature physique. Le sujet, homme ou femme, par exemple, devient une réalité naturelle, porteuse des propriétés sexuellement différenciées qui en émanent, de la même manière que les propriétés chimiques découlent de la structure moléculaire des entités matérielles. Combattant pareille conception psychologique, des théories sociologiques voudraient expliquer les observations de la psychologie différentielle comme étant produites par des facteurs sociaux.

Pour ma part, je crois que les théories de la psychanalyse, édifiées sur son observation tout à la fois naturelle et expérimentale, peut et doit guider une révision critique des concepts aussi bien psychologiques que sociologiques. Au regard de l'expérience analytique, en effet, le sujet se manifeste comme une réalité extrêmement complexe et structurée topologiquement. La subjectivité n'est ni une entité stable ni une boîte noire. Elle se constitue par une histoire de rencontres et de réactions affectives, à travers des conflits repérables et par le travail de leur résolution. Aussi l'être sexuellement différencié qu'est l'homme ou la femme, n'est-il pas un ensemble de propriétés qui sont déterminées de manière univoque ; il est une disposition relationnelle et signifiante qui résulte de multiples expériences et interrogations précoces et répétées. L'humain se constitue comme être sexuel différencié, conditionné en cela, non pas déterminé, par le schéma du corps vécu et par les signes culturels des désirs croisés. C'est dire qu'une différence sexuelle appartient à l'ordre symbolique des relations, mais que cette différence, qui s'instaure par le désir, peut être perturbée, et qu'en tout cas, étant de nature culturelle, elle est historique et variable.

Dans toute science humaine s'impose une vigilance critique par rapport aux modèles de pensée empruntés aux sciences de la nature et remaniés tant bien que mal sous la contrainte des observations. Il est bien connu, par exemple, qu'une conception fonctionnaliste inspire nombre d'études de l'anthropologie culturelle. En se substituant à la théorie diffusionniste, reprise à l'historiographie, le fonctionnalisme présente l'avantage de vouloir ressaisir une société comme une totalité où tous les éléments sont en interaction. Mais, pour penser la totalité, le fonctionnalisme reprend à la nature vivante son modèle. La société se conçoit comme une unité de vie, caractérisée, comme l'être vivant, par les besoins vitaux et par la finalité vitale qui est de restaurer l'équilibre et de se reproduire. Le fonctionnalisme ne parvient cependant pas à rendre compte de la dynamique des conflits qui causent des ruptures et qui suscitent de nouvelles formes de société (8). Ni le sujet ni la société ne sont réductibles aux lois de la vie.

Il appartient en premier lieu aux sciences humaines elles-mêmes de repenser leurs catégories fondamentales et d'opérer les coupures épistémologiques qu'appellent les phénomènes non intégrables dans leurs concepts. La philosophie peut et doit coopérer à cette tâche critique, non seulement en formalisant les lois des procédés scientifiques mais aussi, et plus essentiellement, par le travail de penser les catégories fondamentales. Pour ce faire, la philosophie doit connaître les sciences humaines, se laisser questionner par leurs apports, participer au bricolage de leurs constructions. Si la philosophie veut repenser les catégories /36/ scientifiques sur le seul appui des expériences naturelles, alors ses conceptualisations abstraites resteront extérieures aux champs scientifiques, comme ce fut le cas dans de multiples tentatives visant à réinterpréter l'Inconscient freudien.

Pour terminer, je voudrais avancer l'idée que la psychanalyse, comme science de l'homme, pourrait utilement servir de paradigme pour une élucidation épistémologique des sciences humaines. La psychanalyse n'est pas une anthropologie complète, dit Freud ; et elle ne le sera jamais. Mais toutes les données essentielles des sciences humaines se trouvent concernées par elle et sur toutes ces données elle apporte un éclairage : le langage et le corps ; l'affectivité et les désirs ; la subjectivité, l'intersubjectivité et l'être social ; la conscience morale et la sublimation culturelle ; la dynamique des conflits et leur résolution heureuse ou malheureuse. D'une part, comme tentative de construire des concepts théoriques multiples, en obéissance à une situation d'observation qui est à la fois naturelle et expérimentale, la psychanalyse présente des modèles qui pourraient inspirer d'autres sciences. D'autre part, elle apporte de nombreuses informations sur le fonctionnement des réalités humaines.

1. Voir l'intéressante note épistémologique que Freud lui-même écrit à propos de ses concepts, dans *Pulsions et destins des pulsions*, dans *Métapsychologie*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1968, p. 11; *Gesammelte Werke XXIII*³, 210-211.
2. *Problèmes de linguistique générale*, Vol. I. Paris, Gallimard, 1966, pp. 258-266.
3. Cette question fut l'objet de plusieurs études, épistémologiques ou psychanalytiques. Voir T.R. Miles, *Eliminating the Unconscious*, New York, Pergamon Press, 1966, pp. 9 ss. ; E. Kris, *The nature of psychoanalytic propositions and their validation*, dans M. H. Marx ed. *Psychological Theory*, 5, London et New York, 1965.
4. *Konstruktionen in der Analyse*, *Gesammelte Werke XVI*, p. 52.
5. *Esquisse d'une théorie des émotions*, 2, Paris, Hermann, 1948.
6. *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 291 (texte de 1952). Par la suite, Merleau-Ponty a révisé ses positions relatives à la psychanalyse ; voir sa Préface à l'ouvrage de Hesnard, *L'oeuvre de Freud*, Paris, Payot, 1960.
7. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938, pp. 211-213.
8. Citons en exemple les tentatives de V. W. Turner pour intégrer les conflits dans une théorie fonctionnaliste : *Schism and continuity in an African society. A study of Ndembu village life*, Manchester, Manchester University Press, 1957.

³ X, en fait.